

ALAIN BADIOU
ÉLISABETH ROUDINESCO

JACQUES LACAN,
PASSÉ PRÉSENT

Dialogue

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-108008-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avant-propos

Issu d'une histoire ancienne, dont les prémices remontent à presque quarante ans, ce livre est pourtant le fruit d'une conjoncture : la célébration, en septembre 2011, du trentième anniversaire de la mort de Lacan. Nous nous connaissons depuis longtemps et, si nous n'avons pas toujours partagé les mêmes orientations politiques, nous entretenons, de longue date, un dialogue fructueux, fondé sur la reconnaissance de nos différences et plus encore sur une amitié qui ne s'est jamais démentie. Nous avons en commun le goût des tragiques grecs, si chers à Freud, de la Révolution et de son histoire, de la poésie comme acte de résistance de la langue, du cinéma et de l'engagement politique.

En avril 2006, un an et demi après la mort de

Jacques Derrida, notre ami commun, nous nous sommes retrouvés, avec Yves Duroux, à l'École normale supérieure pour un débat sur nos philosophes, parmi lesquels Althusser, Foucault, Sartre, Canguilhem, Deleuze. En mars 2010, à Rennes, au forum du journal *Libération* animé par Éric Aeschimann, nous nous sommes encore confrontés pour évoquer les « Lendemain qui chantent » : « La loi du bonheur, disions-nous en pensant à Saint-Just, ne peut résider dans le fait qu'on compare devant le marché des objets disponibles. » Et encore : « Aujourd'hui, la catastrophe c'est l'hygiénisme et la norme : le contraire du bonheur. » Nous n'aimons ni le fanatisme religieux, ni le scientisme, ni l'argent fou, ni l'évaluation débridée, symptôme de l'abandon des idéaux de la raison. En bref, nous avons en commun la conviction que l'engagement politique doit aller de pair avec le travail, la rigueur et l'érudition.

Il était donc logique qu'un jour un dialogue nous réunisse, et ce fut autour de Lacan : trente ans après. Nous avons, depuis toujours, soutenu que Lacan, rénovateur de la pensée freudienne, avait été un maître, au sens socratique du terme, capable d'actualiser une politique du sujet, du désir

et de l'inconscient. Et nous avons la conviction que la double approche proposée ici, historique et philosophique – si fugace soit-elle –, devrait permettre au lecteur de réinterroger la question cruciale des relations entre révolution politique et révolution subjective. Aussi bien avons-nous transformé cette conviction en un dialogue à deux voix, en deux temps et en deux moments : *Jacques Lacan, passé présent*.

La première partie, « Un maître, deux rencontres », développe une suite de réflexions personnelles sur la relation que chacun d'entre nous a entretenue avec Lacan, au cœur des années 1960-1970. La deuxième, « Penser le désordre », est une critique, à travers l'évocation des aspects les plus pertinents de l'avancée lacanienne, de tous les sectarismes contemporains – idéal communautaire, obscurantisme, passion de l'ignorance –, qui ont contribué, aussi bien dans le champ de la psychanalyse que dans celui de la politique, à un abaissement de la pensée.

Nous voulons croire, ici et maintenant, qu'au-delà de l'angoisse mortifère, sous laquelle s'obstine à se dire notre société en crise, une représentation de l'avenir rend possible une nouvelle espérance.

Après tout, Freud avait élaboré une certaine conception tragique du sens intime, très éloignée du chacun-pour-soi qui caractérise notre époque. Pourquoi ne pas envisager que cette invention redevienne, au même titre que la révolution, une idée neuve dans le monde ?

A. B. et E. R.

Un maître, deux rencontres ¹

PHILOSOPHIE MAGAZINE : *Pour commencer, pourriez-vous tous les deux vous situer par rapport à Lacan ? Dans quelles circonstances avez-vous découvert sa pensée ?*

ÉLISABETH ROUDINESCO : L'aventure de la psychanalyse a commencé pour moi à la maison. Ma mère, Jenny Aubry, était médecin des hôpitaux et s'occupait des enfants abandonnés. Elle était également psychanalyste, et a notamment introduit en France les principes cliniques de John Bowlby et d'Anna Freud qu'elle avait rencontrés à Londres.

1. Un fragment de ce dialogue est paru dans *Philosophie Magazine*, n° 52, septembre 2011, sous le titre « Choisis ton Lacan ! ». Il a été ensuite entièrement revu, corrigé et augmenté par les auteurs à partir d'une transcription réalisée par Martin Duru.

Dès 1953, elle est devenue, non pas un disciple à proprement parler, mais un compagnon de route de Lacan, et elle était à ses côtés au moment de la fondation de la Société française de psychanalyse (SFP). Lacan venait donc fréquemment chez ma mère et mon beau-père (Pierre Aubry), juste après le divorce de mes parents. Jenny était très amie avec Sylvia Bataille que Lacan venait d'épouser.

À cette époque, j'allais à Guitrancourt, à la Prévôté, la maison de campagne de Lacan, mais j'étais loin de me douter que cet homme familier était un penseur d'une telle envergure. Plus tard, à l'adolescence, je ne fus pas du tout attirée par la psychanalyse. Je n'avais guère envie de m'occuper de cette affaire qui intéressait tant ma mère. Je rêvais plutôt d'écrire des romans ou de faire du cinéma. Alors j'ai fait des études de lettres, puis de linguistique, tout en me passionnant pour les *Cahiers du cinéma*, la Nouvelle Vague et le cinéma hollywoodien.

En 1966, je suis partie enseigner à Boumerdès, en Algérie. La même année paraissaient *Les Mots et les Choses* de Michel Foucault et les *Écrits* de Lacan. Quel moment exceptionnel ! La vague structuraliste, amorcée par Claude Lévi-Strauss et prolongée

par Louis Althusser dans son *Pour Marx* de 1965, a été une véritable révélation pour moi. Alors que les cours de philosophie que j'avais reçus au lycée étaient désastreux, je découvrais enfin des philosophes et des penseurs qui écrivaient de façon remarquable : des penseurs de la langue. Je me suis plongée avec délice dans les *Écrits* de Lacan, avec d'autant plus de facilité que je connaissais bien la linguistique structurale (issue de Ferdinand de Saussure et développée par Roman Jakobson) dont Lacan se nourrissait. Scène étonnante : je me revois en train de dire à ma mère, de façon péremptoire, à quel point « son » Lacan me paraissait génial. Et elle de me répondre : « Depuis le temps que je te le dis ! » Nous avons alors commencé, toutes les deux, à avoir des échanges, parfois vifs, sur la théorie du signifiant que nous abordions de manière différente.

Après Mai 68, j'ai abandonné le projet d'écrire des romans, et je me suis orientée vers les sciences humaines et la philosophie, et j'ai achevé ma maîtrise de lettres sous la direction de Tzvetan Todorov à l'université de Paris-VIII-Vincennes (aujourd'hui Saint-Denis), où j'ai ensuite soutenu mon doctorat de troisième cycle. J'ai suivi le séminaire de

Gilles Deleuze sur *L'Anti-Œdipe*, puis j'ai basculé vers l'histoire au contact de Michel de Certeau qui enseignait au département de psychanalyse fondé en 1969 par Serge Leclaire. En 1972, j'ai rencontré Louis Althusser. Quant à Lacan, j'ai commencé à assister à son séminaire en 1969 à la faculté de droit du Panthéon. Lorsque ma mère l'a informé de l'intérêt que je portais à son enseignement, il m'a immédiatement convoquée. Lors de notre entrevue, il s'est exclamé : « Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi avez-vous mis tant de temps à venir me voir ? » Je lui ai parlé de ce que je faisais : je commençais à travailler sur l'œuvre de Georges Politzer au sein de la revue *Action poétique*, animée par Henri Deluy, et il a insisté pour que j'adhère à l'École freudienne de Paris (EFP) qu'il avait fondée en 1964, alors que je n'avais pas encore décidé d'entrer en analyse. J'ai accepté, rejoignant pour ainsi dire mon destin. Je suis restée membre de l'EFP jusqu'à sa dissolution en 1980 par Lacan lui-même, un an avant sa mort.

ALAIN BADIOU : Ma trajectoire est différente. Jeune homme, j'étais un sartrien convaincu. Entre 1958 et 1962, élève-philosophe à l'École

normale supérieure (ENS) de la rue d'Ulm, j'ai rencontré mon second maître après le Sartre de mon adolescence, Louis Althusser. Ce fut comme un choc des contraires ! Althusser proposait de relire Marx en le débarrassant de ses oripeaux humanistes au moment même où Sartre en proposait une vision existentielle. Par le plus grand des hasards, je suis tombé sur le premier numéro de la revue *La Psychanalyse*, qui comportait le fameux rapport de Rome de Lacan (sa conférence intitulée « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », 1953). Ce texte m'a littéralement ébloui – j'ai éprouvé une véritable fascination *textuelle*, si bien que mon rapport théorique à Lacan est toujours resté médié par l'écrit. Après la découverte initiale, j'ai continué à me procurer *La Psychanalyse*, et j'ai commencé à glisser des références à Lacan dans mes dissertations. Très intrigué par ces emprunts, Althusser m'a emmené à une séance de son séminaire à l'hôpital Sainte-Anne. Nous étions en 1960-1961. Dans la foulée, j'ai été le premier étudiant de l'École normale à proposer, à la demande d'Althusser, un, puis deux exposés sur la pensée lacanienne.

É. R. : Et Freud, tu le lisais ?

A. B. : Oui ! La lecture systématique de Freud m'a occupé dès ma première année à l'ENS. Nous le considérons alors comme l'un des jalons menant aux sciences humaines, lesquelles sciences humaines allaient, croyaient certains, remplacer l'idéalisme philosophique par leur matérialisme « sérieux ». Mais, au-delà de la continuité évidente, j'ai très vite perçu la différence profonde entre son œuvre et celle de Lacan, absolument novatrice.

É. R. : Tellement novatrice que la lecture de Lacan a marqué profondément celle de Freud chez de nombreux intellectuels, dont moi. J'ai lu l'œuvre de Lacan avant de lire celle de Freud, et donc ma lecture de Freud était « lacanienne ». Cependant, il ne faut pas faire fusionner l'œuvre de Freud avec celle de Lacan au point de croire que Freud était déjà lacanien.

A. B. : Quoi qu'il en soit, Lacan s'est immédiatement imposé à mes yeux comme une figure majeure de la scène intellectuelle, même s'il n'avait

publié que quelques articles, pas toujours évidents à dénicher.

É. R. : C'était le grand drame de Lacan : avant 1966 et le rassemblement de ses *Écrits*, il n'y avait pas de livre de lui disponible. Tout était dispersé.

A. B. : En 1966, justement, j'étais professeur de philosophie au lycée de Reims. J'ai rejoint, par l'entremise de François Regnault, nommé lui aussi à Reims, la rédaction des *Cahiers pour l'analyse*, la revue lacano-marxiste lancée par un groupe de normaliens un peu plus jeunes que moi. On trouvait là, outre François Regnault, Jacques-Alain Miller, Jean-Claude Milner, Yves Duroux, Alain Grosrichard... Les deux premiers articles que j'ai publiés dans cette revue, très articulés sur la logique mathématique – une de mes grandes passions du moment, et de toujours – se réfèrent explicitement à Lacan avec, cependant, une tonalité critique, une réserve distanciée. Par exemple, je conteste son idée qu'il existe un sujet de la science ; je reste althusserien sur ce point : la science renvoie plutôt pour moi à un processus a-subjectif. Songez que nous sommes en 1966, 1967... Arrive la tourmente

de l'après-Mai 68, un événement qui a bouleversé ma vie et m'a précipité pour de longues années dans la pensée/action politique.

É. R. : Pour toi, au fond, la lecture de Lacan a été contemporaine d'une coupure politique, alors que pour moi ce fut davantage une césure structuraliste.

A. B. : J'ai fini par rencontrer personnellement Lacan. C'était en 1969. Je crois que, pour lui, tout était urgent, et il souhaitait donc me voir de toute urgence. Comme, occupé à barouder dans les usines et les foyers, j'étais injoignable dans la journée, il n'arrivait jamais à me parler au téléphone. Nous avons cependant trouvé un moment pour déjeuner ensemble. Très séducteur, il a tenté de m'attirer à lui, avec les mêmes éclats de voix retentissants que pour toi, Élisabeth : « Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir plus tôt ? », etc. Néanmoins, je n'ai pas rejoint l'AFP, et ne suis jamais devenu psychanalyste, ni du reste analysant. J'ai ignoré le divan. De bout en bout, Lacan est demeuré pour moi un penseur de tout premier plan, et non un maître psychanalyste. Toujours le primat de l'écrit ! À ce titre, il occupe une place considérable dans

mon travail philosophique, et ce, dès mon premier ouvrage synthétique, *Théorie du sujet* (1982). Il a été, et est encore, constamment présent dans mon horizon intellectuel.

P. M. : *Comment présenteriez-vous son apport pour la philosophie en général, et pour votre propre pensée en particulier ?*

A. B. : L'œuvre théorique de Lacan a pu s'incorporer à mon propre mouvement philosophique parce qu'elle définissait une position tout à fait singulière sur la question du sujet. Au début des années 1960, je me suis retrouvé avec les autres jeunes philosophes dans une conjoncture particulière. J'étais, je l'ai dit, un sartrien convaincu. Mais, Althusser aidant, le temps était venu pour moi de rompre avec la phénoménologie, dont Sartre était l'un des illustres représentants. Pourquoi cette inévitable rupture ? Depuis son invention par Husserl, la phénoménologie rabat la pensée du sujet sur une philosophie de la conscience. Elle s'ancre dans l'expérience vécue, immédiate et primitive. Le sujet se confond avec la conscience et la compréhension transparente de ce qui m'arrive. Ce n'est pas un hasard si les phénoménologues

(pensons à Merleau-Ponty) accordent tant d'importance à la perception : elle est l'expérience la plus élémentaire de ce rapport direct et intentionnel de la conscience avec le monde. Par ailleurs – et en cela la phénoménologie française est aussi l'héritière de la psychologie traditionnelle –, le sujet est appréhendé comme une intériorité, sous l'angle de ses sentiments, de ses émotions, etc. Il en résulte une forte centration sur le moi réflexif et la sphère de l'intimité.

Pour libérer une pensée de l'émancipation révolutionnaire appuyée sur la science (notre « programme commun » de l'époque), il fallait nous extraire de ce modèle phénoménologique du sujet, réflexif et existentiel. Pour en sortir, nous pouvions nous appuyer sur les sciences humaines, l'objectivité scientifique et le formalisme logico-mathématique. En un mot, contre la phénoménologie, le structuralisme représentait une planche de salut. Les pensées disparates qui ont été rassemblées sous cette étiquette ont au moins un point commun : elles orchestrent une fronde contre la conception traditionnelle du sujet. La constellation structuraliste trouve son achèvement dans un « antihumanisme théorique », selon l'expression marquante

d'Althusser, ou dans « la mort de l'Homme », pour citer Foucault. Dans cette mouvance d'ensemble, des variantes et des inflexions sont possibles. Certains proclament que le sujet est une illusion, un effet en miroir de structures plus essentielles, invisibles et néanmoins pensables par la science. D'autres s'attachent à démontrer, parfois dans le sillage de Heidegger, que le sujet métaphysique classique n'est qu'une vieillerie idéaliste. On pose que ce qu'il y a de réel dans la notion de « sujet » n'est qu'une forme particulière d'objet. D'autres encore, disciples d'Althusser, soutiennent que le sujet est une notion emblématique, et même *la* catégorie typique de l'ère bourgeoise. Finalement, quelle que soit l'approche que l'on privilégie, tous les chemins structuralistes mènent à une critique radicale du concept de sujet.

Qu'en est-il, dans ce contexte, de Lacan ? D'un côté, il participe de la rupture avec la phénoménologie, d'autant plus qu'il connaît bien la pensée de Sartre et de Merleau-Ponty. Il s'insère dans la galaxie structuraliste non seulement parce qu'il a recours, plus même que beaucoup d'autres, aux formalismes logico-mathématiques, mais aussi parce qu'il renonce au sujet réflexif comme centre

de toute expérience. Dans la perspective analytique qui est la sienne, le sujet dépend d'une structure irréflexive, et à certains égards transindividuelle : l'inconscient, qui pour Lacan dépend entièrement du langage. La science de l'inconscient se substitue donc à la philosophie de la conscience.

Cela posé, Lacan – c'est le second versant de sa position singulière – ne va pas aussi loin que les structuralistes « durs » comme Foucault, ou que les heideggériens à la Derrida, qui considèrent que la catégorie de sujet n'est qu'un avatar de la métaphysique défunte. Lacan veut plutôt conserver cette catégorie, quitte à la rénover en profondeur. C'est que, pour lui, le sujet reste au cœur de l'expérience clinique. Ainsi Lacan sauve-t-il le sujet en pleine offensive structuraliste. « Son » sujet est certes asservi à la chaîne signifiante ; il est divisé, in-su de lui-même, clivé, exposé à une altérité radicale (ce que Lacan nomme « le discours de l'Autre »). Mais il reste cohérent, et même nécessaire, de proposer une théorie du Sujet. Dans les années 1960-1970, Lacan me permettait par conséquent d'accompagner l'antihumanisme théorique tout en restant fidèle à ma jeunesse sartrienne et à la notion de sujet. Pour cette raison, il m'est

apparu d'emblée comme un contemporain décisif. Un contemporain qui savait incorporer les matériaux les plus disparates pour échafauder sa propre construction.

P. M. : Élisabeth Roudinesco, quel est votre regard sur cette révolution lacanienne en tant qu'elle a bouleversé à la fois la psychanalyse et la philosophie ?

É. R. : Tout d'abord, Lacan s'est trouvé au carrefour d'une rencontre inespérée, et souvent conflictuelle, entre les deux disciplines. C'est lui, d'une part, qui a fait comprendre aux philosophes que la psychanalyse était porteuse d'une révolution philosophique. Mais, d'autre part, c'est lui qui a amené les psychanalystes à se tourner vers la philosophie. Ce second mouvement du balancier me paraît capital : Lacan s'est nourri de philosophie, et il a fait venir de nombreux philosophes à son séminaire pour tirer vers le haut les psychanalystes, lesquels manquaient, selon lui, de bagage intellectuel.

Par son entremise, les psychanalystes ont redécouvert la philosophie, et les intellectuels la psychanalyse, à une époque où cette discipline était coincée entre psychologie et médecine. Et par le

structuralisme, des littéraires, comme moi par exemple, ont pu redécouvrir l'importance de la philosophie grâce à une génération de philosophes qui étaient aussi des stylistes de la langue s'intéressant à la littérature. Je n'avais pas rencontré cela au lycée en terminale. Pour ma part, je ne me suis réellement plongée dans Spinoza ou Hegel qu'après avoir lu Althusser ou Foucault et assisté à l'enseignement de Lacan. J'ai accédé à la philosophie par les ouvertures des structuralistes, puis en suivant les cours de Pierre Macherey : je lui dois beaucoup. De fait, un fossé s'était déjà creusé avant l'année 1966 – année miraculeuse pour le structuralisme – entre les psychanalystes qui suivaient Lacan – et qui étaient nourris de philosophie – et ceux qui s'en tenaient à l'écart et préféraient ramener la psychanalyse dans le champ de la psychologie.

Je crois que la singularité de Lacan est liée à son itinéraire. Il ne faut jamais oublier que, au départ, il était psychiatre. Or, la psychiatrie a toujours été plus réceptive à la philosophie qu'à la psychologie, et la psychologie a toujours voulu se détacher de la philosophie pour devenir « scientifique », ce qu'elle ne sera jamais. Et comme Georges

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 107804 (00000)
Imprimé en France